



BLANDINO, Giovanni, *Questioni dibattute*, 2

Henri-Marie Guindon

Volume 35, Number 3, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705766ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705766ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1979). Review of [BLANDINO, Giovanni, *Questioni dibattute*, 2]. *Laval théologique et philosophique*, 35(3), 328–330.  
<https://doi.org/10.7202/705766ar>

verset, parfois deux ou davantage. De ces textes, 17 sont tirés du quatrième évangile, 11 de la première Épître, 3 de la deuxième, 1 de la troisième et 8 de l'Apocalypse. En fin du volume, une table indique chacun des textes commentés et la pagination de sorte que celui qui veut s'y reporter les retrouve immédiatement.

Il est impossible de dire en quelques lignes la richesse de cet ouvrage qui, dégagé de tout appareil scientifique, reprend, à vingt ans d'intervalle, trois volumes publiés sous le titre de « *Agapè* dans le Nouveau Testament », en 1959, et grandement appréciés alors.

Beaucoup plus qu'un sec commentaire exégétique de textes, fussent-ils orientés vers la révélation de cet amour de Dieu, ce volume écrit dans une langue concise, accessible à tout lecteur, est pénétré d'une onction qui lui vient de ce que la trame en est tissée d'une multitude de passages bibliques dont les renvois, en note, atteignent le chiffre imposant de 1199. À l'exception de quelques citations de Sénèque, Philon, saint Augustin, que l'on compte sur les doigts d'une seule main, tous sont exclusivement tirés de la Bible.

Quand on a parlé de « richesses éblouissantes » à propos de ce qu'apporte cette lecture, le mot n'est pas trop fort.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Journal de l'abbé COMBÉ, **Dernières années de sœur Marie de la Croix, bergère de La Salette**, Téqui, Paris, 1978, (13.5 × 21 cm), 199 pages.

Sans nullement mettre en cause l'événement même de La Salette, en 1846, le présent ouvrage me semble une illustration typique d'un certain genre de littérature à son sujet et de ce que l'on pourrait appeler « le cas Mélanie ».

La vie extrêmement ballotée et incohérente de la voyante, dans les années subséquentes et jusqu'à sa mort, laisse une impression pénible. Bien que l'Auteur nous dise que ses notes « seront intéressantes pour ceux qui n'ont pas connu la chère Sainte » (sic) p. 8, il y a lieu de rester perplexé à son sujet.

Nous savons qu'au cours de son noviciat, à Corenc, comme durant son séjour au Carmel de Darlington, en Angleterre, elle manifesta un goût suspect pour un certain exhibitionnisme et une tendance à la fabulation mystique. Sous une

apparente modestie, elle n'était pas indifférente à l'attention même de prêtres naïfs qui, durant son noviciat, écrivaient, au parler, en sa présence, ce qu'elle disait comme si c'eût été des oracles. L'aumônier du temps rapporte même qu'à un curé à qui il demandait ce qu'il faisait en le voyant écrire, celui-ci répondit : « J'écris tout ce qu'elle dit parce que c'est très édifiant. Je lirai dimanche, en chaire, à mes paroissiens, ce que je viens d'écrire. »

Cela explique l'intervention de Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, et celle de Mgr Ullathorne, de Darlington, au sujet de ses « voies singulières et dangereuses ». Les « *Dernières années de sœur Marie de la Croix, bergère de La Salette* » en sont un parfait exemple. Je suis surpris qu'en 1978, on publie de nouveau, par photostat et avec tous ses défauts typographiques, ce volume dont l'Introduction date de 1967.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Giovanni BLANDINO, **Questioni dibattute /2**, Coll. Teologia 5, Pontificia Università Lateranense, Roma, Città Nuova Editrice, 1978, (13.5 × 20.5 cm), 244 pages.

Avec ce nouvel ouvrage, suite d'un précédent volume publié en 1977, l'Auteur revient sur d'autres questions dogmatiques : la grâce, le Christ-Roi, une étude spéculative sur le dogme trinitaire, l'habitation du Saint-Esprit, enfin la doctrine trinitaire de K. Rahner.

À sa manière accoutumée, comme je l'ai signalé antérieurement (Laval théol. et phil., vol. XXXV, n. 1 p. 107), il apporte des précisions, des nuances intéressantes et originales sans craindre de prendre position. « *A mio parere* : à mon avis » est une formule qui revient souvent pour corriger les opinions de ceux qui ont écrit avant lui, fût-ce saint Thomas d'Aquin.

Ainsi fait-il en tentant d'expliquer la grâce sanctifiante : « À mon avis, l'essai de s. Thomas, malgré certains points de vue pénétrants, n'est pas pleinement satisfaisant. Je me permets d'en proposer un autre ». C'est comme une nouvelle hypothèse sur la grâce sanctifiante qu'il la présente. Si la grâce est un perfectionnement de l'âme, en quoi consiste-t-il ? Pour l'Auteur, « la grâce sanctifiante est essentiellement et principalement la faculté de la vision béatifique. » Pourquoi alors, demande-t-il, l'homme n'a-t-il pas, pendant sa vie terrestre, la vision béatifique ?

La raison est que cette faculté de vision béatifique est incomplète mais légèrement parce que l'homme par la grâce sanctifiante a déjà toute la faculté de la vision béatifique. Il ne manque à celle-ci que d'être dévoilée car substantiellement elle est déjà là. La lumière de gloire lui apportera ce complément. L'Auteur apporte la comparaison de l'enfant dans le sein maternel qui a toute sa capacité intellectuelle mais n'est pas en mesure de l'utiliser. Ainsi de l'homme sur terre. Quand il naîtra au ciel, son intelligence surnaturelle opérera et connaîtra Dieu intuitivement. (p. 26)

D'abord traité de façon plus simple et accessible à un public de laïcs, l'Auteur reprendra ce sujet de la grâce dans quelques questions spéciales exposées de façon plus technique (p. 53 sq): « nature innocente et nature déchue », « concours divin et grâce actuelle », « la structure ontologique du juste selon s. Thomas ».

Selon l'Auteur, celui-ci base sa conception sur deux critères: le premier considère la grâce sanctifiante comme la « nature » de la nouvelle créature surnaturelle. De la sorte, bien que l'on reconnaisse explicitement que la grâce sanctifiante soit un accident, elle est considérée comme ce qui, au plan naturel, correspond à la substance de l'homme. Pour cette raison, on l'appelle un « habitus entitatif » non opératif. La grâce « *afficit directe subjectum* » tandis que les habitus opératifs « *afficiunt directe facultates* (intelligence et volonté). Le second critère consiste à considérer les vertus comme des « habitus opératifs » qui « *afficiunt directe facultates* » (intelligence et volonté) et qui ont comme but premier de donner au juste la capacité d'accomplir en cette vie terrestre des actes psychologiquement surnaturels, c'est-à-dire avec un objet formel surnaturel. (p. 58)

L'Auteur conteste cette conception thomiste qui, bien que supérieure à d'autres, ne correspond pas aux données de la Révélation et de l'expérience. La grâce sanctifiante n'est pas une nouvelle substance. Le sujet qui la reçoit demeure le même. Considérer la grâce sanctifiante comme une nouvelle substance est une espèce de « fictio juris » qui nuit à sa compréhension. Pour la comprendre, il faut la considérer comme un accident, un perfectionnement accidentel du sujet connaissant et voulant. Même la distinction entre la grâce sanctifiante et la lumière de gloire (conçue comme une faculté entière) est injustifiée. Les textes scripturaires parlent comme si *déjà* il y a en nous cette capacité de voir Dieu. Celle-ci doit

seulement être révélée, mais déjà elle y est substantiellement.

L'étude du « *Christ-Roi* » amène l'Auteur à considérer la modalité de la causalité du Christ dans la production de la grâce. Il lui reconnaît tout au plus une « causalité morale (ou juridique ou de décret) » et rejette comme métaphysiquement inadmissible la causalité instrumentale physique. À plus forte raison quand il s'agit de la causalité de Marie. Même s'il accepte que l'intervention de Marie puisse être *explicite*, en certains cas, elle ne serait qu'*implicite* au sens où étant notre Mère, elle désire pour nous tout bien et son Fils le sait. (p. 84) On ne taxera sûrement pas l'Auteur d'inflation !

Une partie importante du volume, plus de 70 pages, sont consacrées à un essai sur le *Dogme de la Trinité*. Pour donner justice à cette tentative, il faudrait beaucoup plus que quelques lignes. Disons toutefois que l'Auteur s'efforce d'améliorer la formulation du dogme de la façon suivante: « Une seule Personne absolue en trois Personnes relatives » (p. 101). Il se rend bien compte cependant qu'une telle formulation convient très peu à la prédication où le peuple risquerait de conclure à quatre personnes au même niveau. Mais le peuple comprend-il davantage les mots de substance, nature, essence ?

Quant à l'*habitation du Saint-Esprit*, l'Auteur se demande s'il a une habitation spéciale ou si toutes les Personnes divines habitent également selon l'ordre de procession intratrinitaire. Il expose à ce sujet les opinions du P. Galtier, de H. Mühlen et de G. Leblond, en favorisant cette dernière hypothèse.

Enfin il termine son ouvrage par un exposé de la théologie anthropologique-transcendentale de K. Rahner dont il signale deux précurseurs, le premier Kant et le second, plus proche, Bultmann. La suite de ce dernier chapitre traite de la doctrine trinitaire de K. Rahner qui déplore que le *De Deo Uno* soit distinct du *De Deo Trino* et, pour cette raison, a-trinitaire, très philosophique et peu biblique. Le *De Deo Trino* reste isolé du reste de la théologie et la Christologie comme la Pneumatologie n'en font pas partie. Il s'ensuit que la Trinité a peu d'influence sur la vie spirituelle des chrétiens et la théologie catholique.

Ce nouveau volume de G. Blandino ne ralliera peut-être pas tous ses lecteurs. Son absolutisme donne à croire qu'il est le premier à découvrir les

faillies dans l'opinion des autres. Il reste qu'il est très riche et invite à une relecture.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

**Comment l'interprétation vient au psychanalyste.**

**Journées confrontation** (« La psychanalyse prise au mot »). Un vol. 22 × 14 de 268 pp., Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

Pourquoi ce sous-titre : *confrontation*? « Parce que depuis 1974, à l'initiative de René Major et Dominique Geahchan, des psychanalystes des diverses sociétés françaises se sont réunis chaque mois pour interroger en commun l'un d'entre eux et son œuvre... Le Comité de lecture a adopté le principe de publier, sans exception, les textes qu'il a reçus des personnes qui ont participé à ces Journées. L'écrit ne reproduit pas nécessairement la parole prononcée. Souvent, il la reprend, parfois il l'inaugure. Ainsi se voit rétablir l'équilibre par rapport aux deux textes de présentation qui avaient été rédigés avant les Journées et qui ont subi le minimum de remaniements depuis » (p. 7). « Cette assemblée n'est convoquée par aucun groupe existant et elle n'appelle pas davantage à l'existence un nouveau groupe qui en assurerait l'effet de fermeture. L'initiative de sa convocation se soutient de ce que dans chacune des institutions, des analystes l'appellent de leurs vœux et lui apportent leur concours. Que pouvons-nous en attendre sinon l'avènement d'un nouveau discours ; nouveau de sa révolution sur lui-même qui annoncerait la perte des repères qu'une institution se donne pour le contenir ou en marquer les confins. C'est là l'enjeu pour la psychanalyse. Mais il n'est pas certain, après tout, que le sujet-analyste n'aille pas jusqu'à consentir de sa propre élimination ou de son illusion. Aujourd'hui on s'interrogera sur l'accès de chacun aux sources de sa théorie et de son interprétation. Je souhaite pour ce qui s'inaugure en ce tiers lieu qu'on ne s'interdise que de soi-même de prendre la parole » (pp. 11-12). Des textes ici réunis trois sont surtout à signaler : Piera Castoriadis-Aulagnier, *Le travail de l'interprétation. La fonction du plaisir dans le travail analytique* (pp. 13-38); René Major, *Le procès logique de l'interprétation* (pp. 39-64); Serge Viderman, *Le sentiment tragique de l'interprétation* (pp. 205-246). Ceux qui ont lu : *La construction de l'espace analytique* ou *Le céleste et le sublunaire* retrouveront les qualités de sincérité et de finesse de ces ouvrages dans sa présente collaboration. À l'heure où la psychanalyse est vilipendée par les

uns, transformée en chapelles rivales par tant de « professionnels », où le doute s'installe au cœur de tous ceux-là « qui savent qu'ils ne savent pas » (puisqu'ils ne sont ni analystes ni analysés), il est bon de méditer la fin du beau texte de S.V. : « La "crise" de la psychanalyse c'est d'abord celle du psychanalyste qui ne sait plus où il en est. Tantôt mis en pièces et tantôt loué sans mesure ; dernier avatar de la foi, refuge des illusions dans un temps qui les consomme — comme le reste — sur un rythme qui s'accélère — on sait que l'histoire a ce travers —, on l'a baptisé, le psychanalyste, carpe et il sait qu'il n'en est rien. Entre deux chaises il n'en occupe aucune. Comment ne vivrait-il pas dans l'inconfort intellectuel, moral. On dit que son métier est "anxiogène". Mais où s'origine-t-il ce trouble sinon dans le sentiment qu'il n'appartient pas à la communauté scientifique et qu'il vit dans la crainte d'appartenir à celle des fumistes, sans se rendre compte que son "sentiment tragique" ne trouvera d'issue que dans la revendication pleine et l'assomption de la singularité de son activité essentielle : l'acte d'interpréter. L'avenir de la psychanalyse n'appartient à personne d'autre qu'aux psychanalystes eux-mêmes, s'ils savent redécouvrir le grand jaillissement imaginaire d'où elle est issue et réclamer sa place à part — unique — dans la distribution des territoires de la connaissance » (pp. 245-246). Si l'on veut « démythifier » la psychanalyse, sans la vouer aux gémonies, il faut lire Serge Viderman et relire en même temps le grand livre qu'Eliane Amadi Lévy-Valensi écrivait en 1971 : *Les voies et les pièges de la psychanalyse* (Paris, Éd. Universitaires).

Jean-Dominique ROBERT

Réjean BERNIER et Paul PIRLOT, **Organe et fonction. Essai de Biophilosophie** (« Recherches interdisciplinaires »). Un vol. 24 × 16 de 163 pp., Paris-St-Hyacinthe (Québec), Maloine-Doin Edisem, 1977.

R. Bernier est professeur de philosophie de la biologie, et P. Pirlot de biologie des vertébrés : tous deux à l'université de Montréal. Ils ont voulu réaliser un travail qui soit à la fois de biologie théorique, de philosophie du vivant et d'épistémologie de la biologie. Leur conclusion finale : malgré l'attrait exercé sur certains esprits par une « interprétation téléologique de la relation organe-fonction », il faut se rendre compte qu'elle est « ou ambiguë, ou inutile, ou nettement fautive, en regard de l'explication causale de type évolutionnaire ». Pour finir, les auteurs « proposent qu'on